L'élevage en procès

Jean-Pierre Digard, Anthropologue, directeur de recherche honoraire du CNRS, membre de l'Académie d'Agriculture de France

Comme chaque année, à l'occasion du Sommet de l'Élevage qui se tient fin octobre à Clermont-Ferrand, il ne se passe guère de semaine, voire de jour, sans que la grande presse ne publie quelque article mettant sévèrement en cause l'élevage et la consommation de viande, accusés d'effets délétères sur le climat et la santé humaine[1]. Qu'en est-il exactement des inconvénients de l'élevage et de ses aspects positifs ?

1. LES ÉLÉMENTS À CHARGE

Ils sont bien connus, principalement :

1.1. L'émission de gaz à effet de serre, notamment du méthane provenant de la fermentation entérique chez les ruminants d'élevage (bovins, ovins, caprins) causée par la présence de micro-organismes dans l'estomac de ces animaux. Effet secondaire de la digestion, le méthane ainsi produit est rejeté dans l'atmosphère par les flatulences (rots) de ces animaux. L'élevage mondial dégagerait ainsi chaque année quelque 90 millions de tonnes de méthane, ce qui représente 27 % des émissions humaines de ce gaz[2].

Les émissions de méthane liées à l'élevage ont augmenté sous l'effet de deux phénomènes principaux : d'une part, la forte progression du cheptel mondial au cours des cinquante dernières années, notamment du nombre des bovins qui a plus que doublé durant cette période ; d'autre part, l'artificialisation de l'alimentation du bétail dans des élevages de plus en plus intensifs voire industrialisés. En revanche, une alimentation raisonnée

1 Voir notamment : Ricardo Azambuja *et al.*, « Nous devons adapter notre système alimentaire dès à présent face à la crise climatique », *Le Monde* du 7 septembre 2022 ; Nathalie Gérard, « La viande symbole masculin et aliment délétère pour le climat », *Le Monde* du 9 septembre 2022 ; Anne Chemin, « Comment nous avons désanimalisé la viande », *Le Monde* des 9-10 octobre 2022.

2 Philippe Bousquet *et al.*, "Contribution of anthropogenic and natural sources to atmospheric methane variability", *Nature*, 443/7110, 2006, p. 439-443.

des ruminants permet de réduire de manière significative le volume de leurs émissions de méthane ; en outre, les progrès récents de la génomique laissent aussi espérer la sélection d'animaux plus faiblement producteurs de ce gaz.

1.2. Une consommation excessive d'eau, non seulement pour l'abreuvement du bétail, mais aussi et surtout pour la culture de certaines plantes fourragères grandes consommatrices de ce liquide comme le maïs.

1.3. La déforestation, notamment dans les régions tropicales, du fait de l'augmentation de la superficie des pâturages mais surtout des cultures de certaines plantes comme le soja. En réalité – et cela est la plupart du temps passé sous silence –, le soja est une plante oléagineuse destinée à l'alimentation humaine ; le bétail ne consomme, sous forme de tourteaux, que les résidus solides de l'extraction de l'huile des graines du soja par la technique de trituration ; ces résidus, qui représentent 50 à 75 % de la masse des graines, sont notoirement impropres à l'alimentation humaine.

1.4. À la suite du CIRC (Centre international de recherche sur le cancer) en 2015, l'ANSES (Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail) a catalogué en 2021 comme « probablement cancérogène » la consommation excessive de viande rouge et de viandes transformées (charcuteries contenant des nitrites) et a préconisé une consommation de viande rouge n'excédant pas 500 g/semaine/personne. Or la consommation carnée a considérablement augmenté dans presque tous les pays. En France, par exemple, elle est passée de 50 kg/an/personne en 1950 à 100 kg en 1980, avant de régresser légèrement à partir de 2010, jusqu'à 90 kg aujourd'hui[3]. Dans le monde, cette consommation est passée de 70 millions de tonnes en 1961 à 330 millions de tonnes en 2018, et pourrait continuer à augmenter dans les décennies à venir pour atteindre, selon les projections de la FAO[4], 524 millions de tonnes en 2080, soit, pour les années considérées, des consommations d'environ 23 à 48 kg/an/personne.

Les régions comprises entre l'Europe et l'Asie centrale et méridionale présentent à cet égard une diversité de comportements symptomatique. Par exemple, alors qu'en 1996 la consommation carnée de l'Union européenne atteignait 84 kg/an/habitant, celle de l'Arabie saoudite ne dépassait pas 42 kg et celle de la Chine 47 kg. Ces chiffres représentaient, pour la période

3 Monique Paillat, *Le mangeur et l'animal. Mutations de l'élevage et de la consommation*, Paris, Autrement, 1997.
4 *Le Monde* du 16 novembre 2019, p. 7.

comprise entre 1982 et 1996, une diminution de 1 kg pour l'Arabie, mais une augmentation de 10 kg pour l'Union européenne et de 33 kg pour la Chine où elle manifestait une amélioration du niveau de vie moyen[5]. Le danger est donc loin d'être écarté, si toutefois les diagnostics du CIRC et de l'ANSES devaient être confirmés.

2. LES ÉLÉMENTS À DÉCHARGE

2.1. L'élevage permet de transformer des matières végétales impropres à la consommation humaine en aliments (viande, lait, œufs, graisses) riches en nutriments et en vitamines, notamment en fer et en vitamine B12 pour la viande. C'est ainsi, par exemple, que 110 grammes de rôti de bœuf cuit fournissent 45 % des besoins quotidiens de l'homme en protéines, 20 % de ses besoins en fer et 50 % de ses besoins en vitamine B12[6].

2.2. Les animaux d'élevage n'apportent pas aux humains que de la nourriture. Ils leur fournissent aussi des matières utilisables à diverses fins – notamment des fibres (laine, poil) pour la confection de vêtements et d'autres éléments de confort (cuir, corne, plumes, duvet, etc.) –, ainsi que de la force de travail – traction d'instruments aratoires, animation de roues d'irrigation, de moulins, de presses, ainsi que transport de matières (bât, attelage) et de personnes (équitation), etc.

2.3. Étant la seule activité de production possible dans la plus grande partie des zones tropicales arides mais aussi subarctiques, l'élevage représente un outil irremplaçable de lutte contre la malnutrition et le dénuement pour quelque 500 millions de paysans pauvres dans le monde.

2.4. L'élevage pastoral et celui dit « de plein air » contribuent à l'entretien d'espaces herbagers qui représentent quelque 25 % des terres émergées dans le monde et qui sont autant de « puits de CO_2 »[7], ainsi, du même coup, qu'au

5 Jean-Pierre Boutonnet, « Marchés des viandes : les clés de l'évolution », in : *Déméter*, Paris, Armand Colin, 1999, p. 63-66 ; Jean-Pierre Digard, « Qui, entre Orient et Occident, mange de la viande, quelle viande et pourquoi ? » (" Between East and West, who does eat meat, which meat and why?"), *Anthropology of the Middle East*, Oxford-New York, Berghahn Books, vol. 15, n° 2, hiver 2020, p. 18-33.

6 Pierre Feillet, « Se nourrir en protégeant la santé des hommes et de la planète », *Bulletin de l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, vol. 52, supplément 1, 2021, p. 4.

7 Jacques Haïssinski, « Planification écologique et rationalité », *Les Cahiers Rationalistes*, n° 580, septembre-octobre 2022, p. 59.

maintien de paysages ouverts dont les avantages sont multiples[8].

2.5. Loin de détruire les milieux naturels, l'élevage peut contribuer à leur protection, notamment par la prévention des incendies de forêt. En effet, le point de départ de la plupart de ces incendies se situe, non au niveau des arbres, mais à celui des sous-bois qui, faute d'entretien, sont souvent encombrés de branches mortes, de feuillages et de broussailles qui, en situation de stress hydrique, sont promptes à s'enflammer à la moindre étincelle. Or cette végétation, qui est potentiellement dangereuse, représente également une ressource sous-exploitée : dans le contexte actuel de diminution de la surface agricole utile – du fait notamment de l'artificialisation des sols, la France perd tous les dix ans l'équivalent de la surface d'un département de terres agricoles –, la végétation des sous-bois pourrait être davantage utilisée pour le pacage des herbivores domestiques. La France ne manque d'ailleurs pas d'expérience dans ce domaine : l'élevage des chevaux en forêt était courant jusqu'au début du XXe siècle et celui des moutons dans les Landes était réputé il n'y a pas si longtemps encore ; et point n'est besoin d'importer des lamas des Andes, comme certains ont cru devoir le faire, pour nettoyer les hauteurs de Marseille : il y a la chèvre du Rove ! En outre, il ne manque pas, hélas, dans notre pays d'éleveurs sans terres qui cherchent en vain des pâturages pour leurs troupeaux d'ovins et de caprins…

Bref, l'élevage utilisé à des fins d'aménagement ou d'entretien des couverts végétaux, ou écopastoralisme, est à coup sûr l'une des voies à la fois les plus efficaces et les moins onéreuses qui s'offrent pour la prévention des incendies de forêt. Et son intérêt est donc double. Or cette voie a été très peu évoquée dans les débats suscités par les incendies de l'été 2022[9], et cela est fort dommageable. Certes, son utilisation suppose que soient résolus certains problèmes techniques comme le gardiennage de troupeaux en semi-liberté, leur protection contre les loups (dont le nombre en France est en passe d'atteindre le millier et qui sont désormais présents sur la presque totalité du territoire national), etc. Mais ces problèmes ne sont pas insolubles pourvu

8 Claudine Friedberg, Marianne Cohen & Nicole Mathieu, « Faut-il qu'un paysage soit ouvert ou fermé ? L'exemple de la pelouse sèche du Méjan », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 8, n° 4, 2000, p. 26-42.

9 Voir cependant : « Les chèvres, ces armes de débroussaillement massif pour lutter contre les incendies », *Var Matin* du 10 juillet 2022 ; « Dans les monts d'Arrée, entretenir les landes pour limiter le risque d'incendie », *Le Télégramme* du 29 juillet 2022 ; « Sylvo-pastoralisme : les enjeux d'une remise au goût du jour », *Corse Matin* du 15 octobre 2022 ; « Pyrénées orientales : encourager le pastoralisme pour faire barrage aux incendies », *L'Indépendant* du 17 octobre 2022.

que l'on veuille bien s'y intéresser sérieusement. La prévention des incendies de forêt constitue en tout cas un enjeu suffisant pour justifier un tel effort[10].

3. REPENSER L'ÉLEVAGE

Il est vain de parler de l'élevage en général car il existe plusieurs types d'élevage qui se distinguent essentiellement par les rapports qu'ils entretiennent avec les cultures végétales.

Jusqu'au milieu du XXe siècle en Europe occidentale et encore actuellement dans la plupart des régions tropicales ou en voie de développement, la culture des végétaux et l'élevage des animaux domestiques étaient et restent étroitement associés. Les végétaux, sous différentes formes (prairies, résidus des récoltes, plantes adventices dans les chaumes, fourrages frais ou secs, coproduits de l'industrie alimentaire, etc.), constituaient l'essentiel de la nourriture des animaux d'élevage. Quant à ces derniers, ils assuraient, par leurs déjections, la fertilisation des terres de culture des premiers, et, pour certains (chevaux, bœufs), contribuaient, par leur force, aux différents travaux agricoles (labourage, transport des moissons, etc.).

Mais à partir des années 1960 dans la plupart des pays occidentaux, sous l'effet de la recherche de gains de productivité toujours plus élevés, culture et élevage se sont intensifiés et spécialisés : une coupure entre les deux s'est opérée et progressivement installée[11]. En agriculture, les tracteurs se sont substitués aux attelages de chevaux et de bœufs ; les engrais minéraux, notamment l'azote synthétique, ont remplacé les déjections animales, et des herbicides chimiques ont été mobilisés pour lutter contre les plantes adventices autrefois broutées, si bien qu'en l'espace de quelques décennies, l'agriculture a réussi à se passer de l'élevage[12].

10 Jean-Pierre Digard, « Prévention des incendies de forêt. Lettre adressée […] à M. Emmanuel Macron, président de la République française, le 24 juillet 2022 », *Ethnozootechnie*, n° 111 (numéro spécial « 50 ans d'ethnozootechnie : bilan et perspectives »), 2022, p. 41-45.

11 Marcel Mazoyer & Laurence Roudart, *Histoire des agricultures du monde, du Néolithique à la crise contemporaine*, Paris, Seuil, 1997.

12 Claire Aubron, « Penser l'élevage à l'heure de l'anthropocène », *La Vie des Idées*, 9 novembre 2021, p. 3. ISSN: 2105-3030. URL: https://laviedesidees.fr/penser-l-elevage-a-l-heure-de-l-anthropocene.html

De leur côté, l'élevage et les races de bétail se sont spécialisés et organisés en « filières » plus ou moins autonomes, soit pour la production de viande (bovins, porcs, poulets de chair[13]), soit pour celle de lait (bovins, chèvres) ou d'œufs (poules pondeuses). L'élevage en plein air a été délaissé au profit d'élevages en bâtiments fermés adaptés à chaque type de production, avec distribution automatique de nourriture aux animaux, traite mécanique, etc. La sélection de races animales de plus en plus spécialisées et performantes (bovins blanc-bleu-belge pour la viande, holstein pour le lait, etc.) a entraîné un dangereux appauvrissement de la biodiversité domestique (c'est-à-dire du nombre et de la diversité des races sélectionnées au sein de chaque espèce domestique)[14]. Enfin, l'intensification et l'automatisation de l'élevage ont transformé les éleveurs en ouvriers agricoles et ont distendu les rapports entre humains et animaux, au détriment, parfois, des conditions de travail des premiers et de la bientraitance due aux seconds[15].

Que convient-il de faire pour éviter ces écueils ?

3.1. Il importe en premier lieu de repenser l'élevage et son association avec les cultures végétales – Claire Aubron parle de « renouer avec l'élevage »[16].

3.2. La croissance démographique à l'échelle mondiale rend inévitable un certain degré d'intensification de l'agriculture. Il importe toutefois, pour les raisons indiquées précédemment, de maintenir la dimension des élevages dans des limites raisonnables et de veiller à échapper aux nuisances, environnementales et sanitaires, des *feedlots* américains où plusieurs milliers de têtes de bétail sont maintenus à l'engraissement en un même lieu[17], ou,

13 Jean-Paul Diry, *L'industrialisation de l'élevage en France : économie et géographie des filières avicoles et porcines*, Paris, OPHRYS, 1985.

14 Jean-Pierre Digard, « La biodiversité domestique, une composante méconnue et négligée de la biodiversité animale », *Ethnozootechnie*, n° 94, 2013, p. 5-12.

15 Jocelyne Porcher, *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*, Paris, PUF/Le Monde, coll. Partage du savoir, 2002.

16 Claire Aubron, « Penser l'élevage à l'heure de l'anthropocène », *La Vie des Idées*, 9 novembre 2021. URL : https://laviedesidees.fr/penser-l-elevage-a-l-heure-de-l-anthropocene.html Voir aussi Sylvie Brunel, Toutes ces idées qui nous gâchent la vie. Alimentation, climat, santé, progrès, écologie…, Paris, J.-C. Lattès, 2019 (chapitre « Sauver l'élevage »).

17 Jorge C. Simroth et al., « Survey of Cattle Feedlot Facilities in the High Plains Region of the United States », *Kansas Agricultural Experiment Station Research Reports*, 2017, vol. 3, no 1, article 10; Shane P. Terrell et al., « Incidence of lameness and association of cause and severity of lameness on the outcome for cattle on six commercial beef feedlots » *Journal of the American Veterinary Medical Association*, vol. 250, n° 4, 2017, p. 437-445.

pire encore, des « immeubles à cochons » chinois dans lesquels 650 000 animaux sont empilés sur 26 étages.

3.3. Pour préserver la biodiversité domestique, la priorité devrait être donnée aux races polyvalentes et rustiques, souvent de très faibles effectifs, mais qui constituent des réservoirs génétiques qui pourraient se révéler d'une importance vitale en cas d'épizooties majeures et de grande ampleur touchant des populations animales ou des régions d'élevage entières[18].

3.4. Pour les raisons évoquées plus haut, la consommation humaine de viande doit être équilibrée. Il faut entendre par là qu'elle ne devrait pas dépasser le seuil maximum recommandé (500 g/semaine/personne), ni descendre de beaucoup en dessous de ce seuil au risque d'exposer les consommateurs à des carences dommageables pour leur santé[19]. On peut remarquer à cet égard que, contrairement aux affirmations de certains militants véganiens, il n'existe dans le monde qu'une seule population totalement végétarienne : les Jaïnas du territoire de Delhi en Inde[20].

3.5. Et enfin, on écartera d'emblée l'hypothèse du recours aux « viandes » synthétiques ou « de culture » que certains lobbies présentent comme la seule solution pour garantir le « bien-être animal » (défini par l'ANSES comme « l'état mental et physique d'un animal lié à la satisfaction de ses besoins physiologiques et comportementaux, ainsi que de ses attentes »). En réalité, la fabrication de ces « viandes » a pour point de départ des cellules prélevées sur des animaux vivants et n'implique donc nullement la fin de l'élevage. En outre, les méthodes de multiplication dans un fermenteur des cellules prélevées, leur assemblage avec du collagène et des cellules adipeuses (également issus de cultures de tissus animaux), etc., laissent encore maintes questions sans réponse, tant sur le plan de la santé humaine que sur celui de l'environnement[21].

18 Jean-Pierre Digard, « La biodiversité domestique, une composante méconnue et négligée de la biodiversité animale », *Ethnozootechnie*, n° 94, 2013, p. 5-12.

19 Jean-Michel Lecerf, « Les régimes végétaliens en question. Apports et risques de ces modes alimentaires », *Études Rurales*, n° 2010, 2022, p. 58-79.

20 Marie-Claude Mahias, *Délivrance et convivialité. Le système culinaire des Jaina*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1985.

21 Jean-François Hocquette. « La viande artificielle : utopie ou future réalité ? », *Notes Académiques de l'Académie d'Agriculture de France* (N3AF), 2016, 5, p.1-6 (hal-02636588).

CONCLUSION

Contrairement à ce que suggèrent les apparences immédiates, le danger réside moins dans l'élevage en général que dans un certain type d'élevage hyper-spécialisé, industrialisé et déconnecté des cultures végétales. A fortiori, c'est moins l'élevage réintégré dans l'agriculture qu'il faut craindre que sa disparition pure et simple sous le feu de critiques mal informées ou mal inspirées par une bien-pensance animaliste envahissante qui influence de plus en plus la presse et l'opinion publique occidentales[22]. De fait, la majorité de la population des pays d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord, désormais urbanisée et coupée de ses lointaines racines paysannes et de la culture animalière correspondante, a tendance à voir les animaux – tous les animaux, sauvages, domestiques, d'élevage... –, à travers le prisme déformant de ses animaux de compagnie, infantilisés et assimilés à des membres de la famille[23].

Ces faits de société offrent un terrain favorable à la propagation d'idéologies animalistes et véganiennes bien intentionnées mais largement ignorantes des réalités animales. Symptôme le plus visible de cette tendance : la confusion quasi-générale, y compris dans la grande presse, entre les « animaux domestiques » et les « animaux de compagnie » ; or les vaches, les moutons, les chevaux sont des animaux domestiques, mais non des animaux de compagnie ; les chiens eux-mêmes, qui sont d'incontestables animaux domestiques, ne sont pas tous des animaux de compagnie (cf. les chiens de traîneau, de meute, de police, etc.). Bref, si l'on voulait bien, dans ce domaine comme dans tant d'autres, accorder une attention scrupuleuse à la matérialité des faits, en la distinguant soigneusement des représentations idéologiques, les relations humains-animaux et leurs prolongements sanitaires et environnementaux, en particulier dans le domaine de l'élevage, gagneraient grandement en clarté et en compréhension.

22 Jean-Pierre Digard, *L'animalisme est un anti-humanisme*, Paris, CNRS Éditions, 2018.
23 Jean-Pierre Digard, *Les Français et leurs animaux. Ethnologie d'un phénomène de société*, Paris, Hachette Littératures, coll. Pluriel, 2005.